Document généré le 14 août 2025 01:09

Sociologie et sociétés

Des bouteilles à la terre, des archives pour l'avenir
Throwing Bottles Under the Ground - Archives for the Future

Nicole LAPIERRE

Volume 29, numéro 2, automne 1997

La mémoire sociale

URI : https://id.erudit.org/iderudit/001411ar
DOI : https://doi.org/10.7202/001411ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

LAPIERRE, N. (1997). Des bouteilles à la terre, des archives pour l'avenir. *Sociologie et sociétés*, *29*(2), 11–19. https://doi.org/10.7202/001411ar

Résumé de l'article

De nombreux témoignages ont été rédigés par des Juifs, pendant la guerre, dans les ghettos de Pologne. Conçus par leurs auteurs comme matière pour une histoire à venir et comme mémoire anticipée des générations futures, ces textes s'ancrent, en même temps, dans la tradition du judaïsme : ils reprennent, sous une forme sécularisée, une pratique commemorative sacrée. Chroniques factuelles ou écrits " littéraires ", ils constituent des sources pour une histoire nécessairement critique et des documents pour une phénoménologie des comportements et des représentations mobilisés face au désastre, mais ils posent aussi avec acuité la question des vecteurs privilégiés de la transmission.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sociologie et sociétés, vol. XXIX, n° 2, automne 1997, p. 11-19

Des bouteilles à la terre, des archives pour l'avenir

NICOLE LAPIERRE

Dans les ghettos de Pologne, pendant la guerre, alors que le présent était insupportable et l'avenir borné par une mort de plus en plus probable au fil des jours, des Juifs se sont acharnés à témoigner pour le futur, à écrire pour l'histoire, à contribuer à la mémoire d'un temps où ils ne seraient plus. Ils ont mis leur énergie et leurs espoirs ultimes dans ces manuscrits, plus précieux que leur vie précaire et menacée, récits de détresse et pièces à conviction pour d'autres générations, lancés comme des bouteilles à la terre.

Nous savons aujourd'hui que ces « *chroniqueurs du désastre* », selon l'expression du poète Szlengel, qui lui-même a péri en avril 1943 dans l'insurrection du ghetto de Varsovie, furent nombreux. Beaucoup de textes ont disparu, détruits par les détachements allemands qui pillaient les logements après les déportations, enfouis sous les éboulis de maisons ravagées, ou détériorés au fil du temps et jetés par des découvreurs négligents. D'autres gisent sans doute encore, ignorés, dans le sol polonais. Un certain nombre d'entre eux, cependant, nous sont parvenus. Cachés à l'extérieur des ghettos, dissimulés dans des caves, abrités dans des boîtes métalliques, des bouteilles, des bocaux scellés avec les moyens du bord et ensevelis, ils ont été préservés et finalement exhumés grâce aux précautions prises et aux indications laissées par leurs auteurs. Une grande partie des Archives juives centrales, collectées et réunies sous la direction de l'historien Emmanuel Ringelblum dans le ghetto de Varsovie, où elles furent enfouies dans des bidons de lait et des caisses de métal, ont ainsi été retrouvées sous les décombres après la guerre[1]. Elles constituent l'exemple à la fois le plus important et le plus notoire de cette volonté de garder trace du désastre. Mais il y eut bien d'autres initiatives de sauvetage de documents et de témoignages, menées par des organisations clandestines, comme à Vilno[2], avec la

1. Les archives avaient été enterrées dans deux cachettes du ghetto. Seule, l'une d'elles fut retrouvée sous les décombres, en deux étapes (septembre 1946 et décembre 1950). Une sélection de ces documents a été publiée en Israël par *Yad Vashem* (Josef KERMISH éd., 1986).

2. Bien des années après la fin de la guerre réapparut une partie de ce qui aurait été consigné dans le ghetto de cette ville : en 1972, en effet, Rachel Starostegelfer, immigrée venue d'URSS en Israël, apporta à l'Institut historique Yad Vashem le manuscrit de la chronique en yiddish, tenue à Vilno par un médecin, Lazair Epstein, assassiné par la suite.

participation du poète Avrom Sutzkever[3], ou organisées par le Conseil juif, comme dans le ghetto de Lodz. Dans cette enclave de près de 200 000 personnes coupées du monde, où Haïm Rumkovski, président du Conseil nommé par l'occupant, régnait en maître dérisoire, un « département des archives » fut organisé et une chronique journalière rédigée, du 12 janvier 1941 au 1er septembre 1942 en polonais par des Juifs de la ville, puis de cette date jusqu'au 30 juillet 1944 en allemand, par des Juifs déplacés, venus de l'ouest, les uns et les autres désignés et appointés pour cette tâche au sein du Conseil (Lucjan Dobroszycki, 1984).

À côté de ces projets collectifs divers, il y eut également d'innombrables initiatives individuelles. Des écrivains, des artistes et des scientifiques s'efforcèrent de préserver écrits et travaux, tel le philosophe Benzion Rapaport qui enterra son dernier livre dans un bocal à Nowy Sacz, le metteur en scène et dramaturge Ionas Turkov qui dissimula son journal et d'autres documents dans un petit jardin de la rue Milne à Varsovie où il les a récupérés après la guerre (Ionas Turkov, 1995), ou encore le poète Itzhak Katzenelson[4], dont le *Chant du peuple juif assassiné* fut retrouvé dans trois bouteilles enfouies au pied d'un arbre du camp de Vittel. Des enseignants, des journalistes, des historiens, des gens « ordinaires » aussi, pour qui l'écriture n'était pas une activité familière, bravèrent le danger pour assumer la mission de témoin qu'ils s'étaient fixée et projeter dans un lendemain incertain mais sur lequel ils misaient, l'éclat « *d'un souvenir tel qu'il brille à l'instant d'un péril* » (Walter Benjamin, 1971, p. 279). Une mission projetée à travers les générations et d'autant plus importante à leurs yeux qu'ils ignoraient souvent que d'autres faisaient de même. Chaïm A. Kaplan, directeur avant la guerre d'une école hébraïque, qui avait commencé à tenir un journal dès 1933, et l'a poursuivi avec obstination dans le ghetto de Varsovie, notait le 2 mai 1940 :

> « Dans l'état d'esprit où je me trouve en ce moment, il m'est difficile de tenir une plume et de mettre de l'ordre dans mes pensées. Mais une étrange idée m'est venue, depuis le jour de la déclaration de guerre : qu'il s'agit là d'un devoir auquel je dois me conformer. Cette idée est comme du feu à l'intérieur de mon corps, me brûlant, et je me crie à moi-même : Écris ! Peut-être suis-je le seul à avoir entrepris un tel travail, et cela me donne des forces et du courage » (1966, pp. 171-172).

Simha Guterman est l'un de ces chroniqueurs obstinés et solitaires. Son manuscrit aurait pu, comme bien d'autres, disparaître. Rédigé sur de longues et étroites bandes de papier roulées serré et numérotées, il fut découvert fortuitement et tardivement par deux maçons polonais, à la fin de l'année 1978, dans une bouteille cachetée à la cire cachée sous les marches d'un escalier, lors de la reconstruction d'une maison, à Radom (Pologne). L'auteur y relate l'histoire des Juifs de la ville de Plock, entre le début de la guerre, en septembre 1939, et la liquidation du ghetto, en mars 1941. C'est également par hasard que j'en ai découvert l'existence, neuf ans plus tard, à New York, alors que je terminais une recherche sur la mémoire et le devenir des Juifs de Plock. Une recherche qui, justement, avait eu comme point de départ un constat de silence, de non transmission explicite du passé entre la génération qui m'avait précédée et la mienne, née en France après la guerre (Nicole Lapierre, 1989). Or voilà qu'en fin de parcours m'arrivait ce récit ! Le manuscrit trouvé à Radom avait été porté à l'Institut historique juif de Varsovie, qui l'avait archivé. Là, Léon Kilbert, un Juif américain originaire de Plock, de passage en Pologne au cours de l'été 1980, avait appris son existence et mesuré son importance. Plus tard, non sans difficultés, il avait réussi à en obtenir une copie sur microfilm. C'est donc grâce à lui, dernière personne que je rencontrais pour l'interviewer, après plusieurs années

---

3. Grand poète, né en 1913 en Lituanie, il vécut à Vilno, participa à la résistance dans le ghetto, échappa aux massacres et parvint à rejoindre les partisans. Un avion militaire l'emmena à Moscou en 1944, où ses poèmes furent traduits par Pasternak. Parti en Israël en 1948, où il a dirigé la revue *Di Goldene Keit* (La Chaîne d'or).

4. Écrivain hébreu et yiddish, né en 1886 en Biélorussie. Il vécut à Lodz, se retrouva pendant la guerre dans le ghetto de Varsovie où il continua d'écrire et participa au travail culturel avant de parvenir à gagner la France en 1943, muni d'un faux passeport. Interné au camp de Vittel, il fut déporté à Auschwitz, via Drancy, où il périt. Un fragment du *Chant du peuple juif assassiné* a été traduit en français par Charles DOBZYNSKI (1966, pp. 104-107).

d'enquête, que j'en ai pris connaissance. Une série de hasards favorables ont ainsi permis que ce manuscrit, finalement, soit sauvé de l'oubli. Pour son intérêt documentaire, car on disposait jusque-là de peu d'informations sur le destin du ghetto de Plock, pour sa valeur littéraire, car il s'agit d'un texte remarquablement écrit et construit, et enfin, par respect pour ce qu'il représente, il importait de le traduire et de l'éditer, ce qui fut fait, d'abord en français (1991), puis en allemand (1993), en italien (1994) et en hollandais (1995).

Le texte de Simha Guterman n'est pas une chronique quotidienne, tenue pendant les événements, mais un récit rédigé *a posteriori*, de janvier à mai 1942, alors qu'ayant échappé aux Allemands, il se cachait avec sa femme et son fils Yakov, âgé de sept ans. Le décalage de près d'un an entre le temps de l'écriture et le déroulement des événements n'est certes pas sans incidences sur la façon dont il les relate car il connaît la fin de l'histoire, celle de la liquidation du ghetto. Contrairement aux journaux personnels que d'autres ont tenus et qui témoignent d'une terrible incertitude quotidienne, lui la recompose donc et ce travail rétrospectif favorise une perspective réflexive. Il induit aussi une sélection des faits les plus marquants, privilégiant notamment ce qui fait sens ou, du moins, progression inéluctable.

Nous savons, par son fils, qu'il a enfoui ailleurs d'autres écrits. Car il n'a jamais cessé, dans les lieux successifs où ils se sont terrés, au cours d'une longue fuite à travers la Pologne, de noircir, avec son éternel stylo à plume, d'innombrables chutes de papier massicoté semblables à celles qui furent retrouvées à Radom. Sans doute a-t-il continué jusqu'à ce 1er août 1944 où il a troqué la plume contre le fusil, afin de joindre ses forces au soulèvement de Varsovie. Le soir, il n'est pas revenu. Et Yakov, à qui il avait montré chacune des cachettes où ils mettaient ses manuscrits, n'a pu les retrouver au lendemain de la guerre. C'est grâce à la transcription dactylographiée que je lui ai fait parvenir qu'il a pu, enfin, lire une partie des textes de son père. Ils ont durement ravivé ses souvenirs d'enfant.

Observateur lucide d'un monde hallucinant, Simha Guterman décrit les violences, les sévices et l'étau de terreur qui enserrait progressivement le ghetto de sa ville. Il raconte ainsi le retour de dix hommes qui ont été torturés :

> « Ils étaient dix, envoyés chez les bourreaux, à la Malachowianka, dix partis à pied et ramenés sur des civières, dix martyres, dix frères. C'était fête chez les bandits, la grande fête du national-socialisme, alors ils s'étaient amusés avec les malheureux.
>
> Avant de les transporter à l'hôpital, on les avait déposés à l'infirmerie du Conseil. Les gens, pâles, les larmes aux yeux, s'étaient massés dans la rue pour les voir passer. Des croyants, ce jour-là, perdirent la foi.
>
> Lorsqu'on eut défait les vêtements du premier, on put voir un corps noir, strié de zébrures. Et tous étaient ainsi, tous les dix. L'un d'eux perdait son sang par une plaie à la gorge. Quatre SS l'avaient enfermé dans un coffre jusqu'à mi-corps, ils avaient rabattu le couvercle et appuyé très fort. Pendant ce temps, les autres le fouettaient. [...]
>
> Un autre encore avait les bras complètement disloqués. On l'avait suspendu à une poutre, par les mains, derrière le dos. Il y était resté jusqu'à ce que ses articulations craquent. Ses bras pendaient désormais comme ceux d'une marionnette.
> Ils avaient tous été torturés de façon différente et marqués comme des animaux destinés à l'abattoir. Avec une lame de rasoir, on avait découpé dans la chair une croix gammée sur leur poitrine et une étoile de David sur leur dos » (pp. 158-159.)

Moins effroyables, les descriptions de l'atmosphère, des débats, des rumeurs, de la vie quotidienne dans les intervalles de la peur, sont d'une impressionnante vivacité, comme dans ce passage évoquant la tension d'une soirée parmi d'autres, après le couvre-feu :

> « Le soir, lorsque tout le monde était rentré et que les portes étaient verrouillées, les pérégrinations commençaient de cour en cour : on franchissait des palissades cassées, des clôture et des murs éventrés pour se réunir par petits groupes et échanger les nouvelles... Dès que quelqu'un parlait, des dizaines d'oreilles se dressaient ! Les visages, dans la nuit, étaient blancs comme craie, les cœurs cognaient dans les poitrines, les respirations haletaient comme des soufflets de forge.

— Comment savez-vous cela ? soufflait l'un.
— Vous êtes énervant avec vos questions. Vous entendez bien qu'il le tient de Menaché ! coupait un autre.
— Et Menaché, d'où le tient-il ? insistait le premier.
— C'est évident ! Il travaille chez l'officier de police. Celui-ci lui a dit, avant qu'il ne quitte son travail, de s'habiller chaudement et de préparer un peu de nourriture. Que vous faut-il de plus ?

C'était ainsi soir après soir. Certains mauvais, lourds d'inquiétude, d'autres meilleurs, traversés d'espoir » (p. 187).

Dans son journal, Chaïm A. Kaplan, de même, s'efforce de restituer l'insoutenable incertitude et le déchiffrage fébrile des moindres signes par des notations teintées d'une ironie désespérée :

« Tout événement, qu'il soit politique, militaire ou diplomatique, provoque une tempête dans notre petit monde. Les discussions n'ont pas de fin. On compare une chose à une autre, un fait à un fait, un discours à un discours, et on construit sur tout cela toutes sortes d'hypothèses, on avance des preuves appuyées par la logique, et on arrive à des conclusions définitives. Notre terrible situation nous a rendus particulièrement sensibles à tout changement. » (p. 305).

Ces deux auteurs qui écrivaient isolés, hors de toute consigne ou cadre collectif, relatent également des déchirures au sein de la communauté, des privilèges et des profits dérisoires, des arrangements, des compromis, des lâchetés. Leurs récits sans complaisance, vibrant de révolte contre les bourreaux, et dénonçant les injustices dans le camp des victimes, rendent compte du désastre avec la sensibilité et les convictions qui étaient les leurs. Avec un évident souci littéraire aussi et une écriture imprégnée à la fois de culture populaire et de référents bibliques. Simha Guterman a élaboré et rédigé son texte comme un livre, découpé en courts chapitres centrés sur des moments, des scènes ou des personnages clés, et composé selon un schéma d'ensemble chronologique. Se voulant à la fois témoin et écrivain, il a articulé les dimensions documentaire et littéraire en une forme d'écriture hybride et singulière. Il semble qu'il ait eu recours également à des procédés romanesques tels que la scénarisation, c'est-à-dire le regroupement de plusieurs actes ou propos en une même séquence (par exemple lorsqu'il raconte une discussion où s'expriment tous les points de vue concernant la fuite vers l'URSS), ou encore la condensation, c'est-à-dire l'articulation narrative, dans un même temps ou un même espace, de faits survenus en des moments ou des lieux différents, afin de donner plus de cohérence et d'expressivité à son récit. Dans cette « mise en intrigue » (Paul Ricœur, 1983), on retrouve par ailleurs des tournures stylistiques — l'usage très fréquent du dialogue notamment —, et des figures archétypales caractéristiques de la littérature yiddish. Par exemple, la figure du fou qui dit le vrai, comme dans cet extrait :

« Le premier jour du port obligatoire du triangle, personne ne mit le nez dehors. Les gens regardaient par les fenêtres pour voir comment cela se passait. Altman le fou, lui, était sorti. Assis devant l'ancienne synagogue avec, à ses pieds, une gamelle de la cantine populaire, il psalmodiait devant un cercle d'oisifs et d'enfants, en étirant les mots comme à la lecture de la *Meguila*.

— Et Mardoché est parti, hier il se faisait appeler Moritz, il était assimilé, il s'était converti avec ses enfants ; pour éviter le quartier juif et son odeur d'oignon, il faisait un détour d'un kilomètre. Aujourd'hui l'Allemand dit : "Mardoché, reviens !" Il n'y a plus de Moritz. Il y a Mardoché, un Juif comme les autres. Juif devant, Juif derrière » (pp. 130-131)

Il y a un autre fou dans le texte de Chaïm A. Kaplan, un homme « qui court après chaque cercueil en criant : "Est-ce que le disparu a laissé sa carte de pain ?" » (p. 315) Mais, pour incarner la lucidité et la raison désespérée, l'auteur a usé de la fiction en inventant un personnage imaginaire nommé Hirsh, son double pessimiste qui, de façon récurrente, dénonce l'inanité des espoirs auxquels s'accrochent les Juifs et annonce la catastrophe à laquelle ils sont promis.

Écrire était sans nul doute, pour tous ceux qui bravaient le danger en rédigeant clandestinement des notes, des chroniques, des récits ou, pour certains, des poèmes, une forme de résistance, un moyen de donner sens à l'existence au cœur du non-sens, une façon de sauvegarder son identité et de garder une raison de vivre. Dans sa remarquable étude sur les *Écrits des condamnés à mort sous l'occupation*, Michel Borwicz a noté qu'après avoir commencé à écrire, les auteurs ne s'arrêtaient plus, en dépit des difficultés rencontrées et des risques pris, car cette « *activité étrangère à la misérable condition présente et, en revanche, propre à la condition perdue* » leur offrait une forme de « *compensation* » (Michel Borwicz 1973, p. 277). En se donnant pour mission de témoigner de la souffrance commune, ils accomplissaient un devoir qui était aussi un choix et un engagement personnels, dans un univers où l'individu était nié et écrasé par des contraintes odieuses. En outre, face à un temps pulvérisé par la terreur et les aléas du quotidien, le fait même d'écrire permettait d'accéder à une autre temporalité, de maintenir une continuité, en misant sur l'avenir, en persévérant à être soi-même dans le présent et en ravivant des images, des évocations, des convictions anciennes. À travers cette mobilisation du passé se réaffirme et se révèle la personnalité de chaque auteur, ainsi que le patrimoine culturel qui leur est commun. Outre les motifs et métaphores propres à la culture populaire yiddish, les références bibliques ou talmudiques (telles la défaite du Perse Aman, rapportée à celle, espérée d'Hitler, racontée par le livre d'Esther et célébrée par la fête de Pourim ou l'évocation de l'Ange de la mort), deux thèmes reviennent, insistants : celui de l'impassibilité de la nature face au désastre, et celui de la justice divine désespérément invoquée ou rageusement révoquée.

Quelles que soient les convictions des uns et des autres — et bien que beaucoup aient rompu avec la religion—, c'est sur fond de tradition que ces textes s'inscrivent. David G. Roskies, dans une étude éclairante (1984), a montré combien cette volonté farouche et ce devoir infrangible de sauver les traces écrites s'ancrent dans la mémoire longue du judaïsme, et plus particulièrement dans cette loi des *sheymes* (*sheyme* est un mot yiddish formé à partir de la racine hébraïque *shem*, qui signifie « Nom de Dieu »), loi rabbinique qui enjoint de préserver le Nom de Dieu et, par conséquent, tout texte ou fragment dans lequel il est inscrit et tout support sur lequel il est écrit. Les destructions massives de la vie juive en Europe orientale — pendant la Première Guerre mondiale, lors des pogroms qui l'ont suivie et, surtout, avec l'extermination nazie — ont suscité une sécularisation et une redéfinition de la loi des *sheymes* : chaque trace, chaque texte, chaque témoignage devenait sacré et, comme tel, devait être préservé. En 1915, des intellectuels et écrivains, réunis autours de I. L. Peretz [5] et S. Ansky [6], lancèrent un appel pour rassembler des documents témoignant de l'existence, des modes de vie, des croyances, des légendes du monde juif menacé. Les six volumes d'Ansky sur la destruction de la vie juive de Galicie et Bukovine entre 1914 et 1917 (1921), comme les archives réunies par l'historien juif russe Elias Tcherikower et son équipe sur les pogroms d'Ukraine en 1919 (1965), furent écrits dans cet esprit. Ils étaient également inscrits dans un contexte intellectuel plus général d'intérêt pour les mémoires (*pamietniki*), après la rupture profonde de la Première Guerre mondiale. C'est à la même époque que W. I. Thomas et F. Znaniecki, membres de l'École de Chigago, recueillaient documents personnels et autobiographies pour écrire leur célèbre étude sur la paysannerie polonaise (1919).

La terreur nazie allait rendre la tâche plus urgente et plus sacrée que jamais. L'entreprise de collecte et de sauvetage de témoignages, dans le ghetto de Varsovie, était désignée sous le nom de code *Oyneg shabbes*, « les délices du shabbat », parce que le groupe avait l'habitude de se réunir le samedi, mais aussi parce que la tâche avait un caractère « saint » comme ce jour-là dans la tradition. Emmanuel Ringelblum lui-même non croyant, comparait

5. I. L. Peretz (1852-1915). Essayiste, romancier, dramaturge, considéré comme un des grands classiques de la littérature yiddish, auteur notamment des *Contes populistes* et des *Contes hassidiques*.

6. S. Ansky (1863-1920). Socialiste Révolutionnaire russe, essayiste, poète et romancier, auteur, entre autres, du *Dibbouk*, et fondateur de l'ethnographie juive en yiddish.

pourtant son labeur à celui du *sofer* (le copiste de la Torah) : « *C'est avec un tremblement de cœur que le sofer prend la plume, car la moindre erreur dans la copie signifierait la destruction de l'œuvre tout entière. Or, c'est avec un sentiment tout pareil que j'ai procédé à ce travail* » (1972). Cependant, contrairement à la tradition rabbinique qui consignait, sur le mode mythique, une version unique et éternelle des événements, l'erreur la plus grave était alors de trahir la réalité de ce que les Juifs enduraient, en trompant la vérité historique à venir pour laquelle ils travaillaient. Aussi s'efforçaient-ils de restituer au plus près le détail des faits, en élaborant des questionnaires, en vérifiant et en multipliant les témoignages, en distinguant ce qui était avéré de ce qui avait été rapporté et en proscrivant tout artifice rhétorique. « *Chaque répétition, chaque effet littéraire ou ornementation nous écorchait les oreilles et provoquait notre colère. La vie des Juifs durant la guerre est si tragique qu'aucune ligne superflue ne doit l'embellir* », racontait Ringelblum (cité par David G. Roskies, 1989, p. 206).

Un autre membre d'*Oyneg shabbes*, dont le journal fut retrouvé parmi les archives exhumées, écrivait de même : « *Il ne peut y avoir ni mots, ni images, ni enjolivements, seulement les faits durs et froids.* » Il ajoutait : « *Le jour viendra où ces faits secoueront le monde et seront transformés en un appel passionné : "Souvenez-vous !"* », utilisant ainsi l'injonction biblique *Zahor* (Abraham Lewin, 1990, p. 158). La première partie de sa chronique, rédigée en yiddish, commence le 26 mars 1942. Le ghetto existe alors depuis dix-huit mois, il a vu sa population croître avec l'afflux des réfugiés pour atteindre 445 000 personnes, la plus forte concentration juive des territoires sous domination allemande. Attentif et scrupuleux, Abraham Lewin consigne au jour le jour, et jusqu'au 12 juin, les effroyables conditions de vie de cette communauté pléthorique. Dans la deuxième partie, rédigée du 22 juillet 1942 au 16 janvier 1943, il décrit les grandes déportations, la succession des rafles, les immeubles vidés les uns après les autres, les gens abattus dans les rues. Le rythme du récit est plus saccadé, happé par l'horreur, et l'auteur qui tient le compte des jours — « *treizième jour du massacre* » (13 août), « *vingt-neuvième jour de l'action sanglante* » (19 août) ; il y en eut cinquante-quatre — et celui des victimes, écrit désormais en hébreu, comme s'il avait le sentiment que seule cette langue convenait pour témoigner de la destruction.

« *Ces textes touchés par les flammes sont sacrés ; ils doivent être conservés, publiés et traduits. Ils sont les textes originels sur lesquels nous devons fonder nos commentaires* », écrit David G. Roskies (1989, p. 209). Mais quelle traduction, et quels commentaires ? Cette question s'est posée lorsque nous avons entrepris, avec Aby Wieviorka, de traduire le livre de Simha Guterman. Il était difficile de déchiffrer le manuscrit original, aussi l'avons-nous d'abord fait dactylographier. Cette étape, indispensable à la lecture, n'était pas seulement fonctionnelle, elle rendait le texte accessible symboliquement. La version manuscrite avait en effet quelque chose d'impressionnant et d'intouchable tant on y voyait les conditions dans lesquelles elle avait été rédigée. La version dactylographiée autorisait une lecture moins figée dans le respect, moins interdite. Tout militant progressiste et athée qu'il fût, l'auteur avait, comme les autres, appliqué la loi des *sheymes*. Or, pour relayer son entreprise et lui être fidèle, il fallait se déprendre de cette sacralité trop forte, sinon, il était impossible de traduire sans trembler, tel le *sofer*, le copiste terrorisé à l'idée de trahir, évoqué par Ringelblum. L'alternative classique de la traduction fidèle à la lettre et de l'adaptation conforme à l'esprit du texte se posait dans ce cas avec une acuité et une résonance très vives. Il nous fallait respecter, c'est-à-dire reproduire au plus près, ces écrits en tant que documents, et en même temps nous efforcer de restituer au mieux, dans une autre langue, les ambitions littéraires de Simha Guterman qui avait voulu faire connaître les faits, mais également se faire le chantre de la misère des siens, dans une œuvre susceptible de toucher universellement la conscience et la sensibilité de lecteurs à venir.

Ces difficultés rencontrées lors de la traduction se retrouvent de façon plus manifeste encore s'agissant de l'interprétation et de l'analyse des témoignages. Une première attitude consiste à refuser toute analyse et toute étude critique qui feraient écran à une confrontation directe, comprise comme un devoir moralement nécessaire. Claude Lanzmann a défendu ce point de vue, en présentant dans *Les Temps Modernes* un long extrait du journal d'Adam

Czerniaków[7], paru depuis dans son intégralité en français (1996) : « *Pourquoi le lecteur devrait-il, d'emblée, tout comprendre ? Il est bon au contraire, il est nécessaire qu'il se soumette d'abord aux seules notations quotidiennes de Czerniaków, qu'il s'affronte à elles dans leur nudité, leur opacité, leur laconisme, leur caractère lacunaire. Il est juste qu'il s'interroge, qu'il se perde, qu'il revienne en arrière, qu'il se livre lui-même à une activité de déchiffrement* » (Claude Lanzmann 1992, p. 2). La critique historique des textes et la connaissance qu'elle produit sont évidemment très différentes de cette compréhension par l'épreuve. Elles n'en sont pas moins fidèles aux intentions et souhaits d'auteurs tels Ringelblum et d'autres qui concevaient leur entreprise comme l'accumulation de documents pour une histoire à venir et à écrire.

La première mission qu'ils assignaient aux historiens d'après le désastre était de reconstruire, à partir des archives qu'ils léguaient, ce qui s'était réellement passé dans le ghetto. Ils auraient pu faire leur la formule de Humboldt selon laquelle « la tâche de l'historien est d'exposer ce qui s'est produit » (Wilhelm von Humboldt 1985, p. 67). Formés à une discipline historique qui, dans les premières décennies du siècle, affirmait son empirisme et son positivisme contre les spéculations métaphysiques des philosophies de l'histoire (Gérard Noiriel 1996, pp. 52-55), ils mettaient ce qui leur restait de confiance dans une science du passé susceptible de restituer ce dernier avec une rigoureuse objectivité.

L'histoire est devenue « la foi de Juifs perdus » a écrit Yosef Hayim Yerushalmi (1984, p. 103). Il entendait par là souligner combien l'historiographie juive rompait radicalement avec la perspective traditionnelle du judaïsme déployée dans une mémoire transhistorique régénérée au fil des générations. Si on l'applique à Emmanuel Ringelblum et à son équipe, la phrase prend évidemment une intensité particulière : ils savaient qu'ils étaient irrémédiablement perdus et ils investissaient la vérité d'une profonde sacralité. En misant sur l'impartialité et la justesse d'un récit des événements réellement advenus, ils en appelaient aussi à une sorte de tribunal de l'histoire qui leur rendrait justice. Scientifiquement rigoureux et impartial, le travail qu'ils attendaient de l'historien à venir était également, d'une certaine manière, celui d'un « juge des Enfers » (Marc Bloch 1974, p. 118).

Compte tenu de cette perspective, les membres d'*Oyneg Shabbes* considéraient que seuls les écrits factuels et la description des « *faits durs et froids* » étaient des documents solides et fiables. Au contraire, Simha Guterman et Chaïm A. Kaplan étaient convaincus que le témoignage doit exprimer et transfigurer la catastrophe pour en perpétuer le souvenir, le faire entendre et le faire résonner dans la durée, tel un chant funèbre :

> « Un malheur qui devient poème, même s'il s'agit d'un poème sans caractère religieux comme *La Ville du massacre* de Bialik, qui commémore le pogrom de Kichinev, se répand partout et se transmet ainsi aux générations futures. Le poète qui donne à l'adversité des formes poétiques l'immortalise en un monument éternel. Et ce monument contient aussi le matériel historique dont les générations futures se nourrissent » (Chaïm A. Kaplan, 1966, p. 89.)

Dans les projections des uns et des autres, dans l'horizon de leur attente, l'enjeu de transmission est capital, car le nazisme est à la fois une entreprise d'anéantissement des hommes et une entreprise d'effacement des faits et des forfaits perpétrés. Itzhak Schipper, mort à Maïdanek en 1943, confiait ainsi à Alexandre Donat :

> « Tout dépend de ceux qui transmettront notre testament aux générations à venir, de ceux qui écriront l'histoire de cette époque. L'Histoire est écrite, en général, par les vainqueurs. [...] Ils peuvent aussi décider de nous gommer complètement de la mémoire du monde, comme si nous n'avions jamais existé, comme s'il n'y avait jamais eu de judaïsme

7. Président du Conseil juif de Varsovie, qui s'est suicidé le 23 juillet 1942.

polonais, de ghetto à Varsovie, de Maïdanek [...] Mais si c'est nous qui écrivons l'histoire de cette période de larmes et de sang — et je suis persuadé que nous le ferons —, qui nous croira ? Personne ne voudra nous croire parce que notre désastre est le désastre du monde civilisé dans sa totalité. Nous aurons la tâche ingrate de prouver à un monde qui refusera de l'entendre que nous sommes Abel, le frère assassiné » (Alexandre Donat 1965, p. 211).

On songe, en lisant ce propos, à ce cauchemar que Primo Levi dit avoir fait souvent au camp, comme d'autres déportés : il se voit, revenu auprès des siens, en train de parler de son effroyable expérience avec un sentiment de soulagement intense qui bascule soudain dans la désolation lorsqu'il s'aperçoit que personne ne lui prête attention. « Pourquoi la douleur de chaque jour se traduit-elle dans nos rêves, de manière aussi constante, par la scène toujours répétée du récit fait et jamais écouté ? » se demande-t-il (Primo Levi 1987, p. 77).

De l'histoire, du récit, de la poésie, quel est le discours le mieux à même de dire la catastrophe, d'être entendu, malgré la difficulté à la mettre en mots et en dépit de la surdité du monde ? Dans quelle langue et par quel mode d'expression communiquer la vérité d'une expérience dont la réalité, dans son épaisseur sombre, semble incommunicable ? Comment appréhender des événements qui désarment la raison et ravagent l'idée de civilisation ? Ces questions étaient déjà posées dans les ghettos où, dans l'urgence, en pressentant l'importance de la destruction sans pouvoir en mesurer l'ampleur, chacun y répondait selon ses convictions et sa sensibilité. Elles n'ont cessé depuis de tarauder et de diviser les survivants : animés à la fois par leur fidélité à l'égard des victimes et par leur sentiment de responsabilité à l'égard de l'avenir, ils ont tous affirmé buter sur l'indicible mais se sont acharnés à consigner réflexions et souvenirs dont l'historien, ensuite, s'est emparé (Annette Wieviorka 1992). Parmi eux, une poignée d'intellectuels, exilés judéo-allemands ou rescapés des camps, se sont aussi efforcés de penser la déchirure d'Auschwitz (Enzo Traverso, 1997).

Écrits de « naufragés » et écrits de « rescapés » (Primo Levi, 1989), il importe que toutes les voix nous atteignent comme autant de voies de connaissance. Celle de Primo Levi qui liait la valeur pédagogique et éthique du témoignage à la transparence du langage et critiquait l'hermétisme de Paul Celan, comme celle de ce dernier qui exprimait son tourment en subvertissant la langue allemande, celle des historiens du ghetto de Varsovie comme celle des poètes qui écrivaient en yiddish et auxquels le beau livre de Rachel Ertel rend hommage (Rachel Ertel, 1993). Certes, le propos de l'histoire et les canaux de la mémoire ne se recouvrent pas. Cependant, pour une phénoménologie historique des sensibilités, des comportements, des sentiments et des représentations mobilisés face à la catastrophe, des écrits « littéraires » comme ceux de Simha Guterman ou des journaux mêlant relation des événements, réflexions et procédés de fiction, comme le texte bouleversant et superbement écrit de Chaim A. Kaplan, sont des documents également précieux. Ils sont à la fois sources pour une histoire nécessairement critique et ressources pour une mémoire partagée.

Nicole LAPIERRE
Centre d'études transdisciplinaires,
sociologie, anthropologie, histoire (CETSAH)
14, rue Corvisart
75013 Paris, France

RÉSUMÉ

De nombreux témoignages ont été rédigés par des Juifs, pendant la guerre, dans les ghettos de Pologne. Conçus par leurs auteurs comme matière pour une histoire à venir et comme mémoire anticipée des générations futures, ces textes s'ancrent, en même temps, dans la tradition du judaïsme : ils reprennent, sous une forme sécularisée, une pratique commémorative sacrée. Chroniques factuelles ou écrits « littéraires », ils constituent des sources pour une histoire nécessairement critique et des documents pour une phénoménologie des comportements et des représentations mobilisés face au désastre, mais ils posent aussi avec acuité la question des vecteurs privilégiés de la transmission.

SUMMARY

Numerous accounts were written by Jews during the war in the ghettos in Poland. Seen by their authors as material for history to be made and as a memory in advance for future generations, these texts are, at the same time, firmly anchored in the Judaic tradition; they continue a sacred commemorative practice in a secularized form. As factual chronicles or "literary" writings, they constitute sources for a history which is necessarily critical and documents for a phenomenology of behaviour and of representations made in situations of disaster, but they also pose the question of favoured vectors of transmission with acuity.

RESUMEN

Numerosos testimonios han sido redactados por los judíos durante la guerra, en los ghettos de Polonia. Concebidos por los autores como materia para una historia por hacerse et como memoria anticipada de las generaciones futuras, estos textos se inscriben, al mismo tiempo, en la tradición del judaísmo: ellos retoman, bajo una forma secularizada, una práctica conmemorativa sagrada. Crónicas fácticas o escritos « literarios », ellos constituyen fuentes para una historia necesariamente crítica y documentos para una fenomenología de los comportamientos et de las representaciones movilizadas frente al desastre, pero ellos plantean también con agudeza la cuestión de los vectores privilegiados de la transmisión.

BIBLIOGRAPHIE

ANSKY, (1921), *Der yidisher hurbn in poïln, galitzie un bukovine*, Varsovie.

BENJAMIN, Walter (1971), « Thèses sur la philosophie de l'histoire », *Poésie et Révolution*, Paris, Denoël/Lettres Nouvelles.

BLOCH, Marc (1974), *Apologie pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, coll. U prisme.

BORWICZ, Michel (1973), *Écrits des condamnés à mort sous l'occupation*, Paris, Gallimard/Idées.

CZERNIAKOW, Adam (1996), *Carnets du ghetto de Varsovie. 6 septembre 1939-23 juillet 1942*, Paris, La Découverte.

DOBROSZYCKI, Lucjan éd. (1984), *The Chronicle of the Lodz Ghetto 1941-1944*, New Haven & Londres, Yale University Press.

DOBZYNSKI, Charles (1971), *Le miroir d'un peuple. Anthologie de la poésie yiddish. 1870-1970*, Paris, Gallimard.

DONAT, Alexandre (1965), *The Holocaust Kingdom*, New York, Holt, Rinehart & Winston.

ERTEL, Rachel (1993), *Dans la langue de personne. Poésie yiddish de l'anéantissement*, Paris, Seuil.

GUTERMAN, Simha (1991), *Le livre retrouvé*, édité et présenté par Nicole Lapierre, traduit du yiddish par Aby Wieviorka et Nicole Lapierre, Paris, Plon.

HUMBOLDT, Wilhelm von (1985), *La tâche de l'historien*, Presses Universitaires de Lille (1re éd. 1821).

KAPLAN, Chaïm A. (1966), *Chronique d'une agonie. Journal du ghetto de Varsovie*, découvert et présenté par Abraham I. Kastsh, traduit de l'américain par Jean Bloch-Michel, Paris, Calmann-Lévy.

KERMISH, Josef éd. (1986), *To Live with Honor and Die with Honor; Selected Documents from the Warsaw Ghetto Underground Archives*, Jerusalem, Yad Vashem.

LANZMANN, Claude (1992), Introduction au « Journal du ghetto de Varsovie d'Adam Czerniakow. 6 septembre 1939-23 juillet 1942", *Les Temps Modernes*.

LAPIERRE, Nicole (1989), *Le silence de la mémoire. À la recherche des Juifs de Plock*, Paris, Plon.

LEVI, Primo (1987), *Si c'est un homme*, traduit de l'italien par Martine Schruoffeneger, Paris, Julliard.

LEVI, Primo (1989), *Les naufragés et les rescapés*, traduit de l'italien par André Maugé, Paris, Gallimard.

LEWIN, Abraham (1990), *Une coupe de larmes. Journal du ghetto de Varsovie*, édition établie par Antony Polonsky, traduit de la version anglaise par Dominique Dill, Paris, Plon.

NOIRIEL, Gérard (1996), *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Plon.

RICOEUR, Paul (1983), *Temps et récit*, t. 1, Paris, Seuil.

RINGELBLUM, Emmanuel (1959), *Chronique du ghetto de Varsovie*, choix de textes établi par Jacob Sloane pour l'édition américaine et traduits par Léon Poliakov, Paris, Robert Laffont.

RINGELBLUM, Emmanuel (1972), « Les Rapports polono-juifs », *Le Monde juif*, n° 66.

ROSKIES, David G. (1984), *Against the Apocalypse. Responses to Catastrophe in Modern Jewish Culture*, Cambridge, Massachusetts & Londres, Harvard University Press.

ROSKIES, David G. (1989), « La Bibliothèque de la catastrophe juive », *Pardès* 9/10, Paris, Cerf.

TCHERIKOWER, E. (1965), *Di ukraïner pogromen* , New York.

THOMAS, W. I. et F. ZNANIECKI (1920), *The Polish Peasant in Europe and America*, Chicago, The University of Chicago Press.

TRAVERSO, Enzo (1997), *L'Histoire déchirée. Essai sur Auschwitz et les intellectuels*, Paris, Cerf.

TURKOV, Ionas (1995), *C'était ainsi. 1939-1943. La vie dans le ghetto de Varsovie*, traduit du yiddish par Maurice Pfeffer, Paris, Austral.

WIEVIORKA, Annette (1992), *Déportation et génocide, entre la mémoire et l'oubli*, Paris, Plon.

YERUSHALMI, Yosef Hayim (1984), *Zakhor. Histoire juive et mémoire juive*, traduit de l'anglais par Éric Vigne, Paris, La Découverte.